“La créativité est la compétence la plus challengée”

L’essor de l’intelligence artificielle va révolutionner la quasi-totalité de nos métiers. Comment s’adapter ? Réponses par Yann Ferguson*, sociologue, et Antonin Bergeaud**, économiste. PAR RIVA BRINET-SPIESSER

SVHS : Une étude du Fonds monétaire international (FMI) suggère que 40 % des emplois dans le monde seront affectés par l’IA. À l’inverse, les chercheurs du MIT prévoient que seuls 5 % des métiers vont être impactés d’ici à dix ans. Faut-il s’alarmer ou rester serein ?

Yann Ferguson : Ces études sont réalisées avec sérieux, mais sont hautement spéculatives. Elles regardent d’un côté les compétences liées aux métiers et de l’autre les tâches que l’IA sait faire, puis elles considèrent que l’emploi peut être détruit quand le taux de recouvrement dépasse 70 %. Or, les études scientifiques sur le travail montrent que l’on ne fait pas vraiment les tâches décrites sur les fiches de poste. Notre hypothèse, chez LaborIA, est que la totalité des métiers vont être impactés par l’IA, mais que leur taux de substitution sera très faible, autour de 4 %. Ce qui va changer, ce ne sont pas tant les métiers que la manière dont nous allons travailler.

Antonin Bergeaud : Comme pour les précédentes révolutions technologiques (l’arrivée de la robotique, l’ordinateur, Internet…), il y aura probablement peu de destruction d’emploi, d’un point de vue macro-économique, mais plutôt une réorganisation de celui-ci. La vraie question est de savoir comment l’économie va s’adapter. L’arrivée d’une technologie comme l’IA, avec un fort potentiel d’automatisation, va conduire à une plus forte productivité du travail. On a deux options : en profiter pour augmenter le PIB/habitant, ou repenser notre temps de travail. Jusqu’à présent, face à l’automatisation, nos sociétés occidentales ont plutôt fait le choix d’augmenter les revenus. Mais nous sommes peut-être arrivés au bout de l’histoire : nous produisons et consommons déjà beaucoup. L’intelligence artificielle pourrait être l’occasion de mieux travailler, ne plus faire certaines tâches et, en contrepartie, passer du temps sur celles que l’on avait un peu délaissées, pour augmenter la qualité de ce qu’on produit.

SVHS : À vous écouter, on pourrait être plutôt optimiste…

Y.F. : Il y aura effectivement peu de destruction d’emploi à court terme, mais je suis plus inquiet sur le temps long. Certains métiers vont être modifiés en profondeur et nous devons nous poser deux questions. Le métier transformé par l’IA sera-t-il toujours rémunérateur ? Et continuera-t-il à nous apporter une satisfaction intellectuelle ? On peut être optimiste et espérer que l’IA va supprimer les tâches fastidieuses, mais on peut craindre aussi qu’on l’on soit moins nombreux à travailler et que l’on produise alors de façon dégradée, en ayant l’impression de brader notre savoir-faire. Or, pour les Français, avoir un métier qui a du sens est une chose importante.

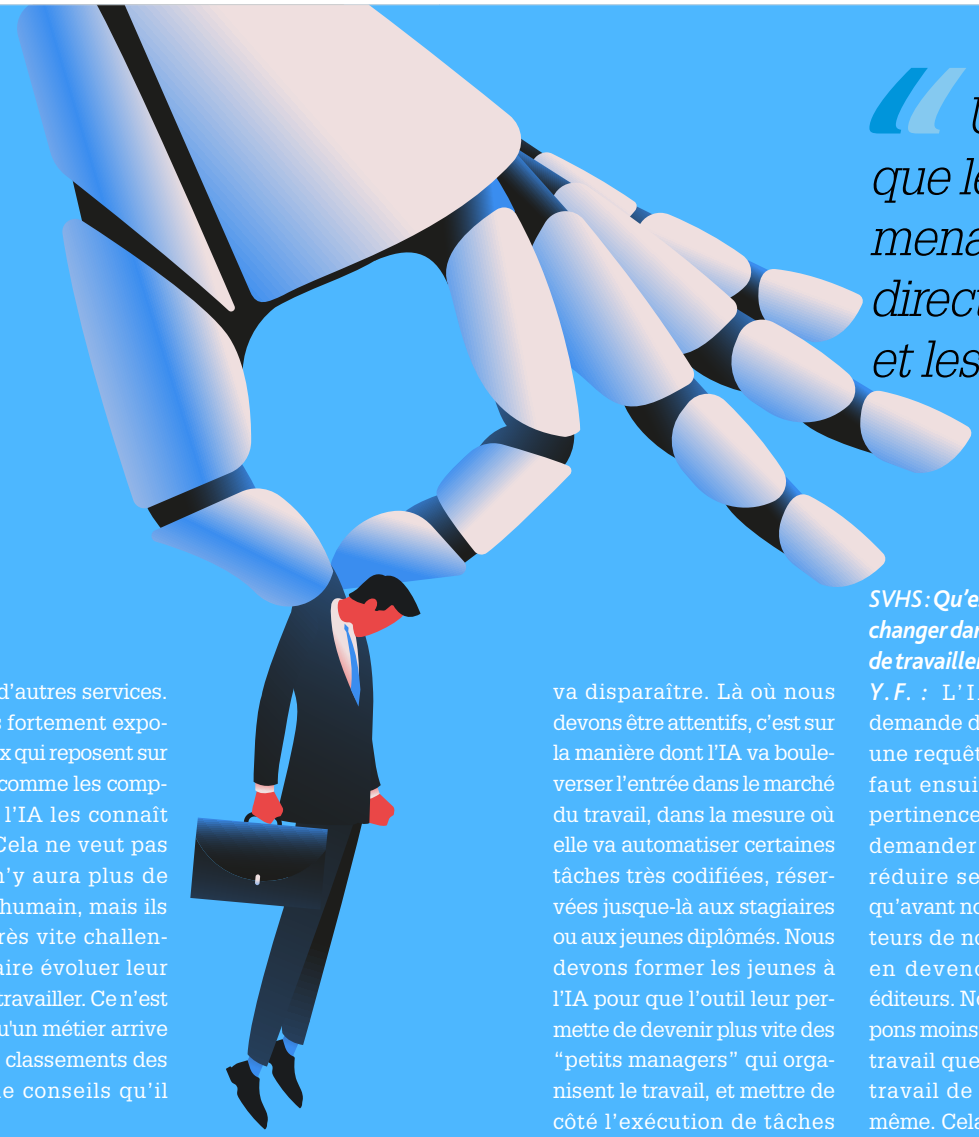
© GETTY

> *Ce qui va changer, ce ne sont pas tant les métiers que la manière dont nous allons travailler*

SVHS : Quels sont les métiers qui vont être les plus impactés ?

Y.F. : Pendant longtemps, on a cru que les métiers exposés étaient ceux qui présentaient une forte répétition des tâches. Aujourd'hui, on pense quasiment l'inverse. Une étude de l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques) de 2023 estime que les trois métiers les plus menacés par l'intelligence artificielle sont les directeurs généraux, les managers et les ingénieurs. Elle s'appuie sur l'observation que l'IA a davantage progressé sur les tâches cognitives que sur les tâches répétitives. L'IA générative, plus récente, va dans le même sens : elle est pertinente dans les métiers où la fiabilité n'est pas primordiale. Aucune entreprise ne l'utilisera pour homologuer des pièces d'avion ! La société Anthropic, qui commercialise l'IA générative Claude, a enregistré 4 millions de conversations et estimé que l'utilisateur moyen avait Bac+5 et plus de trois ans d'expérience professionnelle. Les métiers des industries culturelles et créatives (jeux vidéo, graphisme, traduction, codage, etc.) sont aussi bouleversés. Le rapport Villani sur la stratégie nationale de l'intelligence artificielle (2018) considérait que la créativité protégeait l'employabilité. Aujourd'hui, à peine dix ans plus tard, la créativité semble être la compétence la plus challengée par l'IA… Les choses vont très vite et il nous est difficile de prévoir les évolutions.

A.B. : Effectivement, il est peu probable qu'une PME continue à faire produire par des salariés des bannières marketing qui lui coûtent déjà cher. Mais cela peut donner l'opportunité de travailler différemment, d'aller chercher de nouvelles parts de marché, de proposer d'autres produits et d'autres services. Les métiers fortement exposés sont ceux qui reposent sur des règles, comme les comptables, car l'IA les connaît très bien. Cela ne veut pas dire qu'il n'y aura plus de comptable humain, mais ils vont être très vite challengés pour faire évoluer leur manière de travailler. Ce n'est pas parce qu'un métier arrive en haut des classements des cabinets de conseils qu'il va disparaître. Là où nous devons être attentifs, c'est sur la manière dont l'IA va bouleverser l'entrée dans le marché du travail, dans la mesure où elle va automatiser certaines tâches très codifiées, réservées jusque-là aux stagiaires ou aux jeunes diplômés. Nous devons former les jeunes à l'IA pour que l'outil leur permette de devenir plus vite des "petits managers" qui organisent le travail, et mettre de côté l'exécution de tâches répétitives.



> *Une étude de l'OCDE estime que les trois métiers les plus menacés par l'IA sont les directeurs généraux, les managers et les ingénieurs*

SVHS : Qu'est-ce qui va changer dans notre manière de travailler ?

Y.F. : L'IA générative demande d'abord d'élaborer une requête (un prompt). Il faut ensuite interpréter la pertinence du résultat puis demander à la machine de réduire ses erreurs. Alors qu'avant nous étions producteurs de notre travail, nous en devenons maintenant éditeurs. Nous nous préoccupons moins de l'objet de notre travail que de superviser le travail de la machine elle-même. Cela pose encore une fois la question de l'intérêt d'un tel travail. Cela demande aussi beaucoup d'efforts cognitifs pour déjouer les hallucinations de la machine, ces affirmations qui semblent confiantes, mais qui sont en réalité fausses. Or, nous ne sommes pas habitués à de tels efforts, nous préférons aller vite, surtout quand la machine nous a permis de réaliser 80 % du travail sans le moindre effort. ▪

** Yann Ferguson, docteur en sociologie à l'Inria et directeur scientifique de LaborIA, programme d'étude de l'impact de l'IA sur l'emploi et le travail.*
***Antonin Bergeaud, professeur d'économie à HEC Paris, spécialiste de la croissance et de la productivité.*

© GETTY